

CÉDRIC  
LAGANDRÉ  
LA PLAINE  
DES ASPHODÈLES

OU LE MONDE À REFAIRE

CLIMATS

# CÉDRIC LAGANDRÉ

## LA PLAINE DES ASPHODÈLES

OU LE MONDE À REFAIRE

Comment les Inuits, sur leur banquise inhospitalière, faisaient-ils monde *sans télévision*, quand nous autres modernes, qui avons ajusté l'environnement à nos besoins et habitons un monde entièrement fait pour nous, vivons si péniblement la banalité de notre existence et le vertige de notre être-quelconque ?

Qu'avons-nous perdu en rompant avec les cultures anciennes, faites de mythes, de rites, de légendes assez puissantes pour pousser les hommes vers l'avenir ? Qu'y avait-il dans ces cultures que nous ne comprenons plus, nous qui, au contraire, nous sentons privés d'avenir, sans foi dans le futur ?

Nous est-il encore possible d'être les sujets d'une vie, nous dont les conduites sont désormais gouvernées par la science, par « l'objectivité » des lois statistiques, biologiques et économiques ? Dans la mythologie grecque, un lieu des Enfers décrit par anticipation le monde sans avenir et sans sujet que nous avons bâti : la plaine des asphodèles, banlieue lugubre où les âmes insignifiantes, c'est-à-dire celles de l'immense majorité des hommes, errent après leur mort.

Appelant à renouer avec les puissances du symbole à travers la littérature et la philosophie, cet essai mêle avec grand talent critique sociale et métaphysique.

# La Plaine des asphodèles

*Du même auteur*

*La Société intégrale*, Climats, 2009.

*L'Actualité pure. Essai sur le temps paralysé*, Climats, 2009.

Cédric Lagandré

La Plaine des asphodèles  
*ou le monde à refaire*

CLIMATS

© Climats, un département des éditions Flammarion,  
Paris, 2012.  
ISBN : 978-2-0812-9187-4

« Cette époque a-t-elle encore une réalité ? Possède-t-elle une réalité axiologique où se conserve le sens de la vie ? Existe-t-il une réalité pour le nonsens d'une non-vie ? Où la réalité s'est-elle réfugiée ? »

Hermann Broch, *Les Somnambules*.





## Préambule

Pour la multitude, le mythe a peu d'égards : le lieu qu'il réserve à sa vie post mortem, entre le Tartare des abominations et les Champs Élysées des exploits, n'a pas de raison d'exister, mais il faut bien mettre les morts quelconques quelque part. Tout au plus y dispose-t-il à la va-vite quelques fleurs mortuaires – des asphodèles, chrysanthèmes de l'époque – puis s'en désintéresse, le décor est suffisant. Il n'a même pas pris la peine de lui ménager de l'espace ; quand on voit les illustrations des Enfers, on ne comprend pas bien comment on pouvait y faire rentrer tant d'âmes – toute l'humanité à vrai dire, à quelques individus près. À quoi leur servirait de l'espace ? Écrasées les unes sur les autres, mais incapables d'être ensemble, les âmes qui, de toute leur vie, n'ont rien fait d'exceptionnel, c'est-à-dire dont l'existence, sitôt qu'elle a cessé, a cessé d'avoir eu lieu, la perpétuent dans cette banlieue lugubre : la désolante plaine des asphodèles. Le mythe les a oubliées, elles ont vécu et péri dans un univers symbolique où les âmes ne meurent jamais, mais on n'a rien prévu pour leur vie d'après. On les a mis là en attendant, mais en attendant rien.

Le mythe a cessé d'être, et les hommes démystifiés n'ont en effet plus rien à attendre. Ils se consacrent à l'aménagement d'une existence confortable, affranchie du besoin de sens, et à laquelle suffit amplement la perspective d'une prolongation indéfinie. Ce que le mythe avait imaginé pour l'au-delà de la plupart des hommes, le monde présent l'expérimente ici-bas. Du Tartare, des Champs Élysées, on se moque bien désormais ; l'exceptionnel est ravalé, la statistique gouverne. Le mythe réprouvait les tièdes ; aujourd'hui le quelconque est la norme, la statistique sa technique de domination. Du point de vue du mythe, la masse est un reste négligeable ; le mythe sanctionne le mémorable, et les vies qui font événement. De la masse il n'y a rien à dire. Du point de vue de la statistique au contraire, la masse est la norme, et les héros sont négligeables. La statistique instaure sur terre le règne du non-événement ; de son point de vue, rien ne veut rien dire, aucune conduite n'est significative (digne d'un récit), le monde est tissé de constantes éternelles et insignifiantes, de lois biologiques, comportementales, sociologiques, statistiques, qui le disposent à une complète objectivation. Adossée à ces « lois », et au confort d'une normalité à laquelle rien n'échappe, l'humanité prépare tranquillement, sciemment pour ainsi dire, sa propre végétalisation : les problèmes qui se posaient aux hommes du mythe, qui les exposaient au Tartare et aux Champs Élysées, qui dotaient leur existence d'un sens possible et faisaient d'eux les sujets d'une vie, ont été résolus. Rien n'exige plus de quête : là où ils se trouvent, se trouve aussi ce qui est

nécessaire à leur existence. Rien n'exige qu'ils soient les sujets d'une vie ; prétendre l'être encore, c'est être mûr pour une thérapie : car la science nous enseigne que seule gouverne la fatalité des processus cérébraux, du code génétique, des lois statistiques... L'histoire passée, ses Tartares, ses Élysées, apparaissent comme des dramaturgies heureusement révolues : dépassionnée, la vie humaine tend désormais vers la tranquille insignifiance d'un anonyme fonctionnement. Autour, finis les reliefs tourmentés du Tartare, les doux zéphyrus de l'Élysée, finies les ténèbres, et fini aussi l'éternel printemps. Au lieu de cela s'annonce un « monde » commode à tout point de vue, ajusté sans médiation aux usages humains et réduit de force à ces seuls usages : un monde sans arrière-fond, sans possibilités secrètes, pas même orienté vers un mieux, visant sa seule perpétuation.

On voudrait que cela suffise, que cela fonctionne, se gouverne seul comme la nature, mais les âmes résistent, prétendent être mortelles encore, c'est-à-dire pas mortes, soit qu'elles forment des îlots de désir, de parole, tentent de faire monde dans leur coin, réinsèrent du potentiel et du devenir dans le monde aplati, soit que tout simplement elles soient tristes, déprimées, dévastées, en dépit d'apparences convenables et d'une normalité à toute épreuve : la violence du réel est insoutenable, pour qui doit la soutenir seul. Car après tout ce sont des hommes qu'on a coincés dans la plaine, des mortels qu'on voudrait faire vivre « immortellement », comme des êtres statistiques menant des vies statistiques, immédiatement ajustés au fonctionnement

social, vecteurs actifs de leur être-quelconque. La mortalité, la vulnérabilité, la faiblesse, c'est-à-dire le réel de l'existence en tant qu'humaine, sont des secrets honteux. Non qu'elles comptent pour rien pour la statistique ; mais les malaises individuels ne sont que des cas, marge irréductible et négligeable d'« inemployabilité », de maladie, d'inadaptation, d'« incivisme ».

Comme ce non-lieu interdit toute perspective commune, qu'elle condamne chacun à trouver en lui seul l'avenir et le sens qui collectivement font défaut, et que par suite chacun a seul en charge son humanité, il est presque impossible de se figurer sous quelle forme collective le monde présent pourrait quitter la plaine. Cela n'interdit pourtant pas de penser l'urgence de la quitter, aussi glacial soit éventuellement le diagnostic. On ne sait jamais, après tout, comment les événements historiques se produisent ; ils dépassent la plupart du temps les intentions de ceux qui agissent, et sont, quant aux conditions de leur survenue, totalement imprévisibles. Loin d'interdire les descriptions désobligeantes du présent, l'impossibilité d'imaginer les formes politiques et culturelles à venir plaide en faveur de l'originalité absolue de ces formes autant que de leur nécessité. Et il ne peut s'agir d'opposer un « modèle » social, économique, culturel, politique, qui se donne en alternative, et réitère le terrorisme des utopies dont il serait bon que l'on sorte, mais de se rendre capables de saisir l'occasion historique dont notre époque est, dans son mutisme même, l'annonce bruyante, occasion de faire monde à nouveau et sous des formes inouïes. Qu'elle s'avoue sans « solution » n'ôte donc rien à la

*PRÉAMBULE*

légitimité de la pensée critique, dont le rôle, durant la vacance du réel, du réel en souffrance, du réel réfugié dans les ténèbres du cœur humain, est d'en assurer en quelque façon la garde.



## Le dieu captif

« Comment avons-nous pu vider  
la mer ? »  
Nietzsche, *Le Gai Savoir*, §125.

« Et il n'y aura plus de mer ».  
Apocalypse, 21, 1.

Les cultures du passé semblent aujourd'hui des systèmes de réponses fantasques et exotiques à des questions qui ne se posent plus, et qui nous sont devenues incompréhensibles. Le monde auquel elles avaient affaire, et qui les rendait nécessaires, plein de divinités, de replis inquiétants, d'épais mystères, n'existe plus. Il n'y a plus ni crainte ni tremblement : l'être est apaisé, le positivisme triomphe. Le silence du réel a cessé d'être équivoque : idiot, sans double-fond, sans « arrière-monde », réduit à ce qu'il est. Les hommes peuvent désormais, pour user d'une formule à contre-emploi, se consacrer entièrement à leurs affaires profanes : le monde ne fait plus question, son fait mystérieux ne les concerne plus. L'heure est à son aménagement, à sa rationalisation pour l'usage des hommes.

Étrange mutisme que celui du réel « mondialisé » ; autrefois le mutisme de la matière intriguait, semblait un commencement de parole, faisait énigme : d'être ainsi et pas autrement donnait aux choses un air louche qui regardait les hommes, leur imposait des conduites, des pratiques, des rituels. Leur être-tel inquiétait, autant que la gratuité du destin. Toute la savante complexité des édifices religieux était nécessaire pour verrouiller par le haut le panthéisme démoniaque et la cacophonie sans parole du multiple. Mais maintenant que le verrou divin a sauté, que le mot de l'énigme n'est plus qu'un mot, faute d'énigme, la bizarrerie du réel nous est devenue indifférente. La domination technique paraît démystifier à l'avance ce qui reste de mystère (ce qui n'est pas dominé le sera un jour), et l'objectivation de l'existence humaine annule la singularité des destins. Tant que le monde restait impossible à totaliser, à « mondialiser », qu'il était pénétré d'ailleurs et d'au-delà, la dimension symbolique (conduites, mythes et rites) était nécessaire aux hommes qui l'habitaient. Maintenant qu'il se donne aux hommes comme d'ores et déjà parcouru en tout sens, connu dans sa globalité, toute transcendance l'a déserté. Plus rien qui se tienne au-dessus de la matière muette, rien que les hommes ne puissent techniquement dominer. Ce qui veut dire aussi que l'homme n'a plus d'autre. La seule altérité qui demeure est celle, relative, facile à maîtriser, de la matière, mais le monde lui-même a cessé de s'opposer à l'homme.

Cette platitude du réel à l'ère de la « mondialisation » est pourtant à elle seule une énigme. Comment



le panthéisme a-t-il pu se dissoudre sans reste dans l'athéisme ? Cette question si urgente à laquelle les civilisations du passé apportaient sinon des réponses, du moins des formulations, s'est-elle tout bonnement tue ? Pourquoi l'absence de Dieu ne rend-elle pas vertigineuse notre expérience du monde, désormais flottant au milieu du « mauvais infini » de l'univers indifférent ? Quoi donc oblitère le vertige ? Quoi donc empêche l'*absurdum* du réel – qui rend un son sourd, littéralement : qui ne répond pas, notamment à la question du sens – d'être vécu comme tel ? Quoi donc sature l'être comme problème, sinon peut-être la survie de Dieu, dans l'anonymat de son immanence ? Ou encore : comment un tel verrouillage ontologique serait-il possible sans Dieu, ou du moins sans ce dont Dieu était le nom ?

### *Récapitulation fonctionnelle*

Le « formidable événement » de la modernité, ainsi que le proclamait Nietzsche, fut la disparition de Dieu : le verrou qui tenait en respect la vertigineuse contingence de toute chose a sauté. Et cependant, comme dans le célèbre aphorisme 125 du *Gai Savoir*, « le souffle du vide » ne se fait guère sentir. L'absence de Dieu semble tenue captive, empêchée d'apparaître ; soit qu'abandonnée par la philosophie la question de l'absolu soit forclosée comme question par la croyance religieuse ; soit que le monde, dans son fait surprenant, soit démembré, récapitulé et redistribué en fonctionnalités

humaines ; soit qu'enfin le « *ne-pas-tourner-rond* » restant, qui est proprement le réel dans son anarchie, dans son fait injustifié et sans fond, surgisse enfin, reste irrésolu de la question de Dieu et de la question du monde, comme obsédante question du moi posée à l'analyste<sup>1</sup>. Ainsi les trois questions que Kant congédiait de la philosophie, la question de Dieu, celle du monde et celle du moi, ces questions naturellement ne se sont pas tues : mais c'est la médecine, celle du corps ou celle de l'esprit, qui prétend aujourd'hui prendre en charge leur importune insistance. Au lieu d'être collectivement vécu au travers d'une culture qui lui prête une syntaxe et lui imprime le caractère signifiant de l'expérience partagée, le son sourd de l'absurde, du non-sens du réel, ne retentit plus aujourd'hui aux oreilles des « sujets » éparpillés que comme déficience par rapport à la norme, maladie du *je* incapable de surmonter le vertigineux quelconque de son existence. Le vertige est « hors-sujet », et la question de la santé s'est substituée apparemment sans reste à celle du salut. Sa bizarrerie inquiète davantage le sujet que celle du monde, et le silence de sa messagerie l'effraie plus que celui des espaces infinis. Le statut contemporain de la mortalité témoigne de cette évolution : la communauté ne fournit plus, par le biais de représentations, de rites et de mythes, de compensation symbolique à la mortalité individuelle, la mort est socialement envisagée comme

---

1. Jacques Lacan : « Ce qui marche, c'est le monde. Le réel, c'est ce qui ne marche pas. Le monde va, il tourne rond, c'est sa fonction de monde » (*Le Triomphe de la religion*, Seuil, 2005).

problème posé à la technique médicale, et non aux individus qui y sont exposés. Cette mort n'est pas la leur ; et pourtant il faut qu'ils meurent. Cette mort est sans compensation symbolique, parfaitement vide de sens. Et réduit à lui-même, exposé sans recours à cette mort socialement présentée comme n'existant pas, et qui continue pourtant, comme mort individuelle, à le solliciter, à l'interpeller dans son irrémédiable unicité, l'individu ne peut se hisser au niveau de cet appel ou de cette interpellation : il ne peut trouver en lui seul les ressources d'un sens qui ne peut être que partagé.

D'un côté la destitution de la transcendance, grâce à laquelle une technicité totale et un assujettissement sans reste de la matière sont possibles, aurait dû faire éclater l'absurdité du réel et la gratuité de l'existence ; mais curieusement, d'un autre côté, les hommes paraissent indifférents à cette absurdité. Au lieu que la gratuité du monde lui donne des airs inquiétants, elle paraît autoriser au contraire une appropriation sans reste, et une reconstruction du monde dans le sens exclusif de l'usage des hommes. On veut bien croire qu'il y ait plus dans la modernité que la sécularisation des catégories chrétiennes ; et cependant, si le lien religieux s'est apparemment dissous en une multitude de croyances individuelles qui, faute d'un tel lien, assujettissent la « question de Dieu » à une décision subjective sans enjeu, ce dont Dieu était le nom paraît pourtant survivre, dans le monde récapitulé de la mondialité, du moins dans la mesure même où ce monde est désormais intégralement et sans reste *pour l'homme*. Ce pour l'homme n'est plus le « semblant » qu'est la culture,

ce « comme-si-le-monde-était-fait-pour-l'homme » qu'est toute culture, il n'admet plus la médiation de la culture : il est *immédiatement* pour l'homme. La culture était le geste par lequel l'homme rendait le réel propre à son habitation. Cette appropriation du réel à l'homme était avant tout symbolique, même quand elle sollicitait des procédures techniques : ce qui se donnait pour rien, par exemple le vent, soufflant pour rien de nulle part vers nulle part, était « rédimé » par l'invention de la voile, grâce à laquelle le vent *semblait* désormais souffler *pour* pousser le navire. Mais si, comme le dit Hannah Arendt, on réduit tout à fait le vent « aux besoins humains de fraîcheur ou de chaleur », « le vent en tant que chose objectivement donnée aura été éliminé de l'expérience humaine »<sup>1</sup>. Les usages humains, devenus d'ailleurs, étant donné l'obsolescence programmée des biens d'usage, des consommations destructrices de ce dont il y a usage, s'affirment comme la raison finale des choses du monde, ainsi assignées à demeure dans un ensemble ordonné de fonctions. Cette « fonctionnalisation » générale des choses du monde est peut-être inséparable du point de vue surplombant, englobant que le monde humain a désormais sur lui-même, et le fait que la mondialisation se donne le monde comme *d'ores et déjà expérimenté sous toutes ses dimensions possibles*, et sans pli ni virtualité obscure. La mondialisation du monde est l'effectuation à même le réel d'un savoir issu de la technique, celui

---

1. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Pocket, 2002, p. 213.

## Table

<i>Préambule</i> .....	9
1. Le dieu captif .....	15
2. L'expérience du monde .....	41
3. Le protocole du sens .....	81
4. La maison de fous .....	115
5. Apocalypse now .....	163

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBN000377.N001  
Dépôt légal : octobre 2012